

Préface

de

Marcel PACAUT, *Professeur émérite à l'Université Lumière (LYON III)*

Odilon occupe dans l'histoire clunisienne une place singulière, dont l'originalité tient d'abord à la difficulté de la définir nettement. Certains historiens considèrent, en effet, que, passé le temps de la fondation, l'étape première de cette histoire s'achève autour de l'an mil, c'est-à-dire, pratiquement, à la fin de l'abbatiate de Mayeul, ce qui conduit à le rattacher, dans ses interventions et ses activités, à la période suivante qui correspond au gouvernement de Hugues de Semur (1049-1109), auquel ils l'associent afin de mieux affirmer que, globalement, le XI^e siècle est, par excellence, le grand siècle clunisien. D'autres, au contraire, répartissent le déroulement chronologique de part et d'autre du milieu du siècle, à partir duquel, effectivement, débute l'extraordinaire essor de la Congrégation - qui passe, en simplifiant les chiffres, de moins de 100 à plus de 1000 établissements -, ce qui les incite à lier son œuvre à celle de Mayeul. Selon une autre vision, les spécialistes relèvent aussi que, si le Cluny de 1050 est structurellement différent de celui de Mayeul et se signale par la représentation exaltée et idéale que ses moines se donnent alors d'eux-mêmes, le groupe rassemblé au début du XII^e siècle en est fort différent, beaucoup plus puissant et davantage présent, mais moins cohérent, moins uni, souvent multiforme, gêné par des dysfonctionnements et enclin à une certaine arrogance.

Ces observations, diverses, sans être divergentes et encore moins contradictoires, expriment en fait que l'abbatiate d'Odilon peut être approché et saisi de plusieurs manières, ce qui n'est guère étonnant, car il en est de même de nombreuses données historiques, et qu'il est toujours enrichissant de tenter d'en reconsidérer la spécificité.

Celle-ci est d'abord, c'est évident et primordial, celle de l'époque elle-même, à savoir la fin du X^e siècle et la première moitié du XI^e siècle, au cours desquelles, depuis 970-980 jusque vers 1030, s'accomplit une profonde mutation de la société qui aboutit à la mise en place de la féodalité. Appréhender ce changement dans la structure et la distribution des pouvoirs, dans les évolutions et interactions des forces et du droit, dans les perceptions et reproductions des territoires, n'est pas une tâche facile, non seulement parce que les documents qui permettent de l'entreprendre, jamais très abondants, souvent monotoniques (émanant des seuls clercs et moines), ne se livrent pas aisément à une bonne intelligence du temps et donnent lieu à des explications et à des constructions différentes, mais aussi du fait que, d'une région à l'autre, les conditions dans lesquelles se sont déroulées ces décennies n'ont pas été identiques et qu'on ne peut, en outre, en chacune d'elles, répartir la chronologie selon les mêmes rythmes. C'est la raison pour laquelle de larges et parfois fort vives discussions se sont élevées à ce sujet, depuis la thèse exposée par ce grand savant et merveilleux éveilleur d'idées que fut Georges Duby, selon laquelle, en une cinquantaine d'années, les structures encore

maintenues du système carolingien s'altérant et s'effondrant, une nouvelle organisation sociale et politique s'établit, agencée autour des châteaux et des seigneurs en des cellules singulières.

Quoi qu'on en pense et quelle que soit la qualité des arguments avancés par l'un et l'autre camp, celui des pro-mutationnistes et celui des anti, il semble indéniable qu'en Bourgogne, en Auvergne, en Provence, qui sont les contrées de la première implantation clunisienne, la société des années 1030 se distingue profondément de celle des années 950-980. Les campagnes s'y sont couvertes et s'y couvrent de châteaux, près desquels, au pied desquels, se créent et se développent des villages dont le réseau compose l'espace et distribue le peuplement selon un mode très nouveau, châteaux et villages auxquels s'intègrent les clercs, car les abbés sont fréquemment seigneurs et créent, par ailleurs, dans ces lotissements, des prieurés. Que les maîtres des châteaux soient issus du groupe aristocratique traditionnel ou qu'ils proviennent d'autres couches sociales n'importe que secondairement, de même qu'il demeure vain de s'essouffler à rechercher si les pouvoirs exercés sur les manants sont d'origine publique ou privée.

Et même, en allant plus avant, que cet enfantement s'accompagne ou non de violences perpétrées par des bandes de guerriers ou par des seigneurs trop avides et provoque des réactions diverses, n'est pas non plus fondamental – sans avoir été cependant un simple accident de parcours pour ceux qui en furent victimes -.

Ainsi le fait est là. Odilon de Mercœur, né vers 962, entré tout jeune au chapitre de Brioude puis devenu moine à Cluny, abbé de Cluny en 994, mort en 1049, a été le témoin de ces changements, dont il est absurde de prétendre qu'ils n'ont pas modifié les conditions de vie, les comportements et la culture des contemporains. Fruit de cette société, c'est sous son abbatiat que Cluny, qui est née antérieurement, s'intègre à elle.

L'Abbaye, rappelons-le, a été fondée en 909 ou 910 à l'initiative d'un « prince » territorial très puissant de la basse époque carolingienne, Guillaume le Pieux, duc des Aquitains et comte de Mâcon. Selon les termes de sa donation, c'est aux saints Pierre et Paul, donc à l'Église romaine, qu'est transféré le domaine éminent du monastère qui va alors s'édifier. La direction en est confiée à l'abbé Bernon pour qu'il fasse observer, comme il l'a fait antérieurement en d'autres maisons (Baume, Gigny), la règle de saint Benoît suivant les usages qu'un siècle auparavant avait définis Benoît d'Aniane et, plus particulièrement, l'interdiction à tout laïc et à toute puissance extérieure d'intervenir dans la désignation de l'abbé, réservée aux seuls moines. Après Bernon, Odon (926-942) élargit le projet réformateur et, l'incluant dans un programme plus global de restauration de la vie religieuse et de la perfection monastique, le propose à d'autres établissements qui y adhèrent, à tel point que Cluny commence à se faire connaître et reconnaître comme un ardent foyer de la rénovation. Passées les années plus ternes de son successeur Aymard, gêné par la maladie, l'œuvre est relancée et réorientée par Mayeul, devenu abbé en 954, qui, de façon vigoureuse, audacieuse, voire prétentieuse, profite des bonnes dispositions et de l'amitié du roi de Bourgogne Conrad et de sa sœur, épouse de l'empereur Otton le Grand, qui le favorise aussi de même que leur fils Otton II. Il se fait confier le gouvernement d'abbayes nouvellement créées (en comté de Bourgogne) et fonde lui-même des couvents grâce à ses réalisations et à ses liaisons lignagères, spécialement en Provence. Naturellement porté au commandement, il se trouve à la tête d'une quarantaine de maisons. Il est le supérieur des abbés de celles qui se disent abbayes et le gouverneur des prieurs qui dirigent les autres : un super-abbé, présidant en quelque sorte une fédération de monastères unis sous son autorité par sa personne sa vie durant, sans nulle garantie juridique au-delà, et dont la cohésion est par

ailleurs fragilisée, dans les derniers temps de son abbatiat, par le retrait et l'affaiblissement des puissances publiques qui l'avaient pendant longtemps assisté et incité.

C'est dans ce contexte, fait à la fois de réussite et d'incertitude, qu'Odilon lui succède. Le jeune abbé, en ses débuts, est confronté aux difficultés de l'époque. Contre les violences, il s'accorde avec les prélats et autres personnages qui s'efforcent de rétablir la paix. Il prend conscience, semble-t-il, de la mutation en cours dans les contrées qu'il connaît et s'emploie peu à peu à associer aux moines les nouveaux détenteurs du pouvoir – les seigneurs –. Il demande paix et protection, sollicite leurs dons, ouvre ses maisons à leurs cadets, en échange de quoi il leur propose son active collaboration afin de commander ensemble les manants et, davantage encore, leur offre, pour eux et leurs lignages, la prière perpétuelle de ses religieux. Parallèlement, peut-être parce qu'il découvre que, dans cette société aisément brutale et cupide, il est nécessaire d'établir des liens durables et reconnus entre les divers membres d'un groupe, ainsi que le font les lignages et les vassalités, il rassemble autour de lui les établissements, abbayes et prieurés, antérieurs à son abbatiat ou installés sous son gouvernement, en une unique église, l'*ecclesia cluniacensis*, qui, parce qu'elle est unique, ne peut avoir qu'un chef, l'abbé de Cluny, dont l'office se transmet conformément à la règle de saint Benoît et dont l'autorité est extrêmement renforcée par le privilège d'exemption qu'accorde la Papauté, en 998 et surtout en 1024, à l'ensemble de la congrégation. Cette *ecclesia*, par ailleurs et grâce à son ascendant, se présente comme la plus parfaite réalisation monastique, dont il contribue fortement à modeler l'imaginaire et à exalter l'idéologie.

Ces lignes directrices de l'histoire clunisienne n'ont cessé, à l'instar de toute autre donnée historique, d'être réappréciées et rééclairées et, avec elles, plus particulièrement les motivations et les entreprises d'Odilon, sur lesquelles les sources, complétées et revisitées, sont susceptibles d'apporter confirmation et assurance, mais aussi parfois réserve et interrogation. C'est à quoi se sont employés avec bonheur les historiens réunis à Lavoûte-Chilhac, où le célèbre abbé fonda un prieuré sur un domaine familial, à l'occasion du 951^e anniversaire de sa mort. Leurs travaux composent le présent volume, Odilon de Mercœur, l'Auvergne et Cluny, édité par l'Association historique du prieuré Sainte-Croix sous la direction de Jean Vigier. Ils se distribuent, nonobstant l'ordre de leur présentation et étant souligné que, parfois, ils se recoupent et s'interpénètrent, autour de trois thèmes principaux.

En première ligne il faut retenir l'étude de l'environnement laïc et monastique. C. Lauranson, s'attachant à la partie méridionale de l'Auvergne d'où sort Odilon, et plus spécialement aux mouvements de paix, décrit indirectement la mutation féodale qui s'y accomplit entre l'an mil et les années 1025-1030 qui sont celles de la naissance du prieuré (mutationniste, son exposé a permis d'organiser un débat sur la question). Parallèlement, J.-P. Chambon l'explique, une autre mutation, celle de l'architecture de la langue, se déroule à partir de l'an mil, qui se manifeste par l'émergence de l'occitan documentaire (en attendant le littéraire) et marque la spécificité du pays. C'est au cours de ce temps mouvementé qu'au sein de la société aristocratique s'affirment les Mercœur, comme l'un des lignages les plus puissants, auquel appartient Odilon, et dont les origines, la destinée et les ramifications sont fouillées avec une grande érudition par M. de Framond. Concernant l'environnement monastique, M. Parisse dresse le bilan des réalisations de l'époque et observe que, dans un très large foisonnement, la vie régulière se consolide alors grâce, surtout, à la rédaction de coutumes

plus fermes et sous l'effet d'ambitions davantage délibérées de rassemblement, préludant ainsi au bouleversement qui s'épanouit dans la seconde moitié du siècle. Arlette Maquet, enfin, aborde plus directement le sujet essentiel en étudiant les implantations clunisiennes en Auvergne, déjà présentes en l'an mil et en expansion à l'époque d'Odilon (intégrations), dans la genèse desquelles interviennent au premier chef quelques maisons, Souvigny, Sauxillanges, Mauriac, etc.

Ce sujet essentiel, thème central du colloque, c'est évidemment Odilon lui-même et son action, ainsi que sa survie dans la mémoire collective. D. Iona-Prat, dans un exposé majeur, précise le rôle qu'il a tenu dans l'évolution de la communauté clunisienne et dans sa structuration, en rappelant que c'est sous son abbatiat, peut-être à un date tardive (privilege de Lucius II en 1044) que l'expression *ecclesia cluniacensis* apparaît et en soulignant combien les dépendances nées sous son gouvernement sont fortement intégrées, en Auvergne et ailleurs, au réseau des pouvoirs locaux et des parentèles. Susan Boynton poursuit en analysant les coutumes clunisiennes (connues par le *Liber tramitis* composé entre 1024 et 1048) qui cimente l'*ecclesia*, tandis que Valérie Fortunier et J. Péricard relèvent les positions et les interventions de l'abbé dans les mouvements de paix, ce qui renvoie de façon obvie à certains arguments de la mutation féodale. Monique Goulet, quant à elle, en cherchant apparemment à saisir certains aspects du personnage, éclaire en fait la genèse de l'imaginaire clunisien à travers ses écrits hagiographiques (la Vie de saint Mayeul rédigée vers 1031-1033) ainsi qu'à travers ses propres biographies. Selon des approches tout à fait différentes enfin, D. Méhu décrit ce qu'a été le culte d'Odilon dans le cadre de ville de Cluny à partir d'une chapelle édifiée non loin du monastère juste après 1063, lieu de mémoire et de paix qui limite au nord l'espace du bourg abbatial alors en gestation, tandis que St. Riccioni s'attache de manière minutieuse à l'étude, du point de vue de la conception artistique et de l'épigraphie, de l'autel reliquaire de Sainte Marie de l'Aventin de Rome, qui témoigne de l'influence culturelle de Cluny aux x^e-xi^e siècles. Les articles qui composent la troisième série reprennent en des apports ponctuels l'histoire monastique de l'Auvergne et complètent la communication d'Arlette Maquet. Plusieurs, parmi eux, en prise immédiate et spatiale avec le colloque, traitent du prieuré de Lavoûte-Chilhac.

J. Vigier en dessine avec clarté la trame historique, Anne Courtillé analyse de façon perspicace l'architecture de son église reconstruite au xv^e siècle à l'initiative et selon la détermination des abbés Vénérand et Barthélemy de La Farge, Edina Bosozy présente très savamment les reliques, en provenance surtout de St Denis et de Cluny, qui y ont été assemblées en liaison avec le renouveau monastique et les mouvements de paix. Un autre exposé, de J. Fouilheron, suit la destinée de la celle de St Flour. Apparue au temps d'Odilon puis entrée dans la congrégation, mais où aucune liturgie ne lui fait place, semble-t-il, avant le xvii^e siècle. Maria Hillebrandt enfin, dans une étude assez éloignée de ces thèmes religieux et monastiques, qui retrouve cependant la société de l'époque, analyse avec finesse, les formes de dépendance (servage) que l'on découvre dans la gestion domaniale de Sauxillanges.

Finalement, si tout, en ces actes, n'est pas traité de l'histoire d'Odilon ni de l'histoire de Cluny en son temps, les apports qu'ils fournissent permettent d'en dresser un certain bilan et d'en mesurer la portée.

En ouvrant son monachisme aux seigneurs, le successeur de Mayeul a favorisé les donations de propriétés foncières sur lesquelles, autour d'une église ou d'une celle, lui-même ou les supérieurs des autres maisons de la communauté ont fixé quelques moines qui y ont, peu à peu, installé, au

moins sur nombre d'entre elles, de nouveaux prieurés conventuels. En exaltant par ailleurs, le système clunisien comme le meilleur modèle de la rénovation monastique et en luttant contre certaines déviances de la société, il a facilité l'élaboration et l'accomplissement d'une réforme plus générale qui sera, quelque temps après lui, prise en mains par les grégoriens – la réforme grégorienne –, et à laquelle collaborera activement son successeur Hugues de Semur (qui, peut-être, par souci de conserver le soutien des seigneurs, se gardera de se compromettre dans la querelle des Investitures et de s'associer aux excès de la Papauté). Cluny deviendra ainsi le pôle auquel se rallieront ou auquel on ralliera, tous les monastères en quête de renouveau, ou susceptibles d'y parvenir en acceptant, avec leurs dépendances, son label, qui les fait en outre, bénéficier de l'exemption. Et c'est ainsi qu'en une soixantaine d'années le nombre de ses membres sera multiplié par plus de dix.

Marcel Pacaut †

Le professeur Marcel Pacaud vient de nous quitter. Il a rejoint l'immense cohorte des religieux clunisiens dont il a si bien décrit la vie et présenté l'histoire. L'association du prieuré Sainte Croix de la Volte tient à rendre un hommage spécial à ce grand maître de l'histoire clunisienne qui fut aussi un homme de cœur.